

était nécessaire d'y envoyer à la fois beaucoup de provisions, attendu qu'on ne le pouvait pas faire commodément en toute saison. Il ajoutait, peut-être avec plus de vérité, que les prétentions de l'Angleterre sur le pays des Iroquois étaient mal fondées ; et qu'on y devait savoir que les Français en avaient pris possession avant qu'il y eût des Anglais dans la Nouvelle-York.

Ce colonel Dongan, ou mieux peut-être, DUNGAN, dont il a déjà été parlé tant de fois, et dont il sera parlé encore, était bien l'homme le plus entreprenant, le plus actif, et le plus vigilant qu'il y eut alors dans toute l'Amérique du nord : rien ne lui échappe, ni des démarches, ni même des intentions de ses adversaires ; et on le voit, pour ainsi dire, partout, soit par lui-même, soit par ses émissaires. Dans la présente occasion, il avait assemblé les députés de tous les Cantons à Orange ; les avait avertis que le nouveau gouverneur du Canada était déterminé à leur déclarer la guerre, et les avait exhortés à le prévenir, en les assurant que quoiqu'il arrivât, il ne les abandonnerait point.

Une irruption dans la baie de *Saguinam*, sur la côte occidentale du lac Huron, fut le premier fruit de cette délibération. — Le P. de Lamberville en fut informé à Onnontagué, ainsi que des autres projets formés contre les Français. Par son habileté et l'estime dont il jouissait dans les Cantons, il parvint à détourner une partie de l'orage : et après avoir tiré parole des principaux chefs du canton d'Onnontagué, qu'ils ne consentiraient à aucune hostilité contre les Français, durant son absence, il partit pour aller instruire le gouverneur général de tout ce qu'il savait.

Le gouverneur Dongan, qui fut bientôt informé du départ du missionnaire, en devina le motif, et ce fut alors qu'il écrivit à M. de Dénonville la lettre dont on vient de parler. Il envoya en même temps des exprès à tous les Cantons, pour hâter l'exécution du projet formé à Orange, et somma celui d'Onnontagué de lui remettre le P. Jacques de LAMBERVILLE, frère de celui qui était allié à Québec, et qui avait été laissé comme en otage dans ce canton. Il alla plus loin : il entreprit de débaucher les Iroquois chrétiens de la Montagne et du Sault St. Louis, en leur faisant dire qu'il leur donnerait dans son gouvernement, un terrain où ils seraient beaucoup mieux et plus en sûreté que dans la colonie française, et où ils auraient des missionnaires de leur religion, qui était aussi, ajoutait-il, la sienne et celle de son souverain. Il ne gagna pourtant rien, ni du côté des Iroquois chrétiens, ni de celui du canton d'Onnontagué, qui refusa de lui livrer le P. de Lamberville.

Il fut plus heureux à Michillimakinac, où s'étaient retirés, depuis quelque temps, tous les sauvages, Hurons, Outaouais et